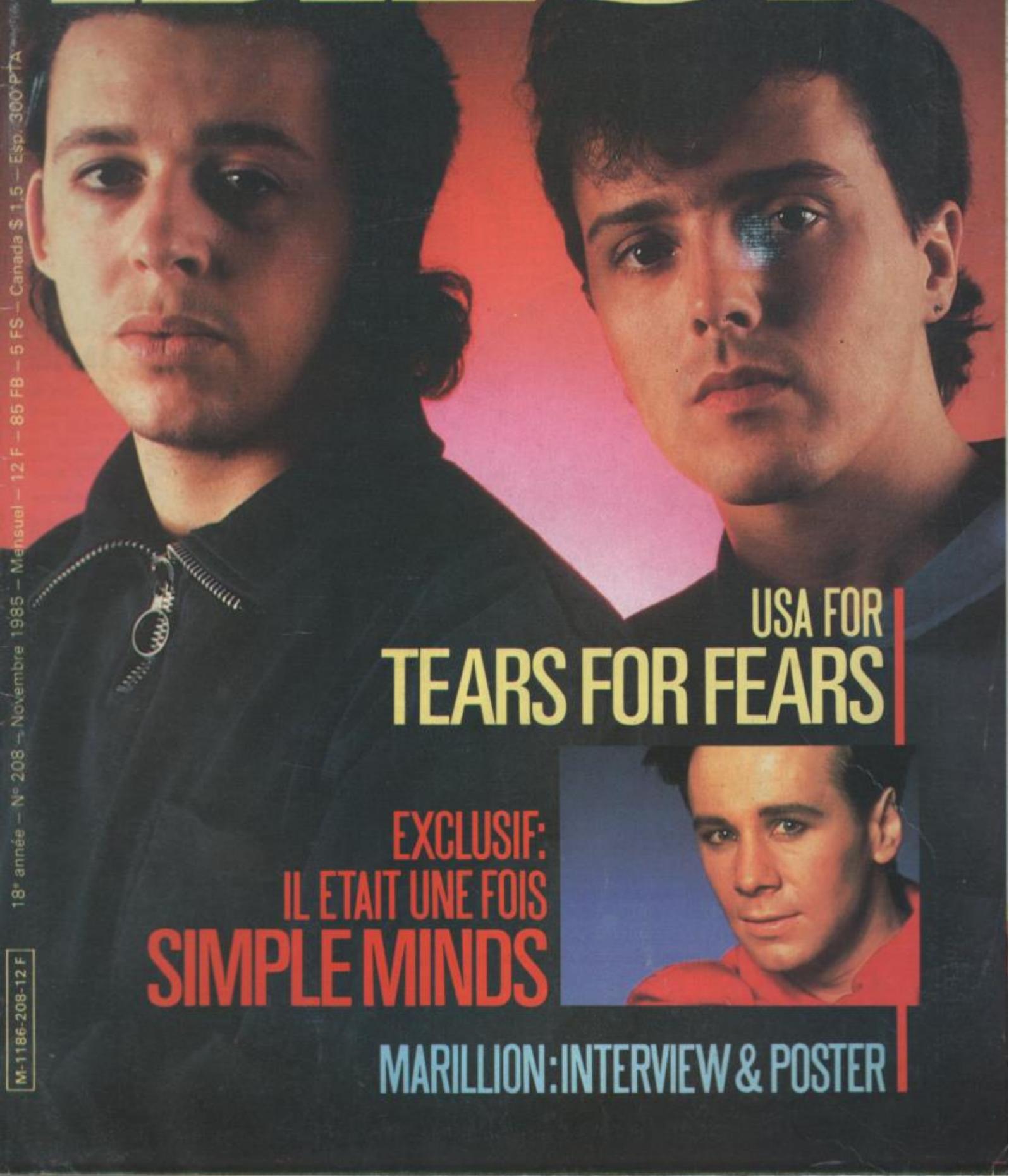


BIEST



USA FOR TEARS FOR FEARS

**EXCLUSIF:
IL ETAIT UNE FOIS
SIMPLE MINDS**



MARILLION: INTERVIEW & POSTER

18^e année - N° 208 - Novembre 1985 - Mensuel - 12 F - 85 FB - 5 FS - Canada \$ 1,5 - Esp. 300 PTA

M-1186-208-12 F



△
« Misplaced Childhood » fait sauter les murs, s'ouvre enfin, libère mon moi renfermé et force le bouffon à sauter par la fenêtre. »

Dublin, 3 septembre. Le temps est on ne peut plus irlandais. Le ciel, où gris et bleu jouent à cache-cache, n'en finit plus de changer la couleur de la mer. Et toujours ce vert irréel, impossible, légendaire, qui tapisse les collines entourant la capitale de l'Eire. Il y a dans l'atmosphère comme une mystérieuse correspondance avec la musique de ce Marillion que je viens débusquer dans sa tanière irlandaise. Son rock enluminé alterne lui aussi l'azur de l'extase et le gris du spleen, il aime les averses brutales et les arcs-en-ciels aux ogives mélodiques. Et puis, comme ces plaques de rues irlandaises qui étalent leurs énigmatiques caractères gaéliques, Marillion est profondément marqué du sceau du folklore celtique.

Vrai, l'Irlande sied bien à ce groupe et l'on comprend qu'il ait choisi Dublin pour préparer sa tournée mondiale qui débutera le lendemain, 4 septembre, dans ce même petit théâtre du SFX Center où il répète opiniâtrement depuis plusieurs jours. Est-ce parce que son maître-à-clavier, Mark Kelly, est justement natif de Dublin que le groupe s'est ainsi niché en Erin ?

« Pas uniquement, me répond Fish, qui me fait les honneurs du lieu. En fait, nous cherchions un petit théâtre tranquille où nous puissions répéter sans être dérangé, avec le nouveau matériel de scène. Le premier concert sera en fait la dernière répétition. » Et d'ajouter en m'offrant une boîte de Harp : « Et puis, j'aime bien la bière irlandaise... »

Les roadies semblèrent approuver fortement, dans son ombre, tout en continuant à têter cérémonieusement leur chope de Guinness. Qui disait que c'est à la bière qui y coule qu'on peut situer la nationalité de ces lieux pourtant partout semblable que sont les coulisses du rock...

Déambuler dans le backstage du SFX Center donnait ce jour-là l'impression de se promener dans le magasin aux accessoires des pochettes bariolées de Marillion. Dans un recoin de loge pendait l'uniforme rouge décoré d'un cœur qui

orne «Misplaced Childhood» et qui sera la nouvelle tenue de Fish. La scène est, elle, encombrée de cartes à jouer, d'effigies de jokers et d'arcs-en-ciel. Fish arpente ce bric-à-brac de ses fantaisies comme s'il était chez lui, et rameute ses complices pour une nouvelle répétition de ce « Misplaced Childhood » qu'ils vont jouer en intégrale lors de leur nouveau show, et d'un seul trait.

Voir ainsi répéter Marillion permet de bien mieux comprendre la façon dont fonctionne vraiment ce groupe, et de se débarrasser de l'idée que Fish en est le boss. Bien sûr, ses fonctions de chanteur, de parolier et de porte-parole font que c'est l'ancien bûcheron écossais que l'on voit le plus, un peu partout. En plus, il domine, pour ne pas dire écrase, tous ses complices de ses 6 pieds 5 pouces (1 mètre 95 : les arbres des Highlands avaient un adversaire à leur mesure). Mais il ne dirige absolument pas ce gang qui semble fonctionner fort démocratiquement. Il est d'ailleurs amusant de les voir, chaque fois qu'un problème surgit dans l'interprétation de telle ou telle séquence, ajustée au millimètre, quitter leurs instruments, faire cercle au milieu de la scène et délibérer collectivement comme une équipe de rugby à la mi-temps d'un match crucial. Chacun dit son mot, apporte une amélioration. Personne ne régente Marillion, alors que bien d'autres groupes ont, sinon leur tyran, du moins leurs directeurs.

Ce groupe est d'ailleurs une savoureuse rencontre d'hommes venus de tous les horizons de l'espace britannique.

Mark Kelly, l'élégant pianiste blond qui œuvre sous ses Emulator et Yamaha empilés, est le plus jeune du groupe (24 ans), celui qui présente aussi le look le plus moderne. Loin d'être un produit de conservatoire comme on le croirait, il a tout appris lui-même. Il rejoignit Marillion après un concert de 1981 où son groupe irlandais d'origine jouait à la même affiche. Natif de Dublin, il représente la pétillante Irlande.

Pete Trewavas, le petit lutin bassiste, provient lui d'Aylesbury, dans le Sud de l'Angleterre, où Marillion fut longtemps établi avant de se faire connaître. Il a 26 ans,

comme Fish, qui dit de lui : « C'est un vrai bassiste, heureux de l'être ; pas un de ces bassistes qui le sont devenus par frustration de n'être pas guitariste. C'est de nous tous le musicien qui est le plus divers, parce qu'il a joué dans des groupes locaux de toutes sortes, et c'est certainement le meilleur organisateur de nous cinq ».

Steve Rothery, le guitariste, 25 ans, vient lui du bord opposé de l'Angleterre, le Yorkshire, au Nord, et partage donc avec Fish une profonde imprégnation de folklore celtique (ce qui se sent souvent dans la musique de Marillion, de « Three Boats Down From the Candy » au final de « Fugazi »). Il est, avec Mark Kelly, mais peut-être encore plus que ce dernier, celui qui façonne la musique du groupe. Apparemment imperturbable, la barbiche enfoncée dans la poitrine, il égrène des nuées d'arpèges d'orfèvre sur la double manche posée en douceur sur son petit bedon naissant. Il est le plus ancien membre du groupe puisqu'il y officiait déjà en 1978. Grand amateur des Beatles, il se délecte surtout de guitaristes méticuleux comme Carlos Santana, ou Al Di Meola, et, bien sûr, Steve Hackett, à qui il doit assurément poser des problèmes d'identité. Ce garçon calme, perfectionniste, ne lâche sa guitare que pour se saisir d'un appareil photo, son autre passion..

Ian Mosley, le batteur, 31 ans, est le seul musicien « professionnel », pour reprendre la définition de Fish, des 5 de Marillion. Alors que tous sont des autodidactes, Ian étudia les percussions classiques et la théorie musicale. « Nous avons vraiment besoin de quelqu'un comme lui, stable, sûr, technique, affirme Fish, pour donner à nous autres une meilleure assise ». Mosley jouit en plus d'une redoutable expérience en matière de rock progressiste puisqu'il joua avec Daryl Way (Curved Air), Gordon Giltrap et surtout Steve Hackett. En répétition, l'on comprend tout de suite qu'avec un tel batteur derrière soi, on peut se sentir rassuré.

Au milieu de ces garçons débonnaires, tranquilles, Fish confesse volontiers qu'il est le seul véritable agité de la bande, celui qui boit, fume et hurle plus que tous les autres réunis. « C'est sans doute parce que je suis écossais, s'esclaffe-t-il ! Nous autres, Ecos-sais, sommes bruyants et remuants de nature, nous aimons ce qui bouge. Et c'est vrai que je mets beaucoup de remue-ménage dans ce groupe. Mais je crois que chacun lui apporte une certaine force motrice. Moi, je lui donne du rêve, car je suis le moins raisonnable de tous. Mark et Steve sont des musiciens réalistes, eux, qui

POISSON PILOTE

Guidés par Fish, entrez dans le monde de Marillion, découvrez la clé de ses symboles et même l'origine de l'aquatique surnom de son leader...



« Le danger qui guette le chanteur de rock est de se prendre pour un caméléon et de croire que les déguisements qu'il revêt sont sa vérité. »





savent matérialiser une idée. Du coup, il y a souvent conflit, mais aussi alliance entre nous. C'est justement la combinaison de nos tempéraments qui rend Marillion vivant ».

Car, effectivement, cette force de la nature qu'est Fish est un rêveur, un poète : Ce que l'on ne supposerait pas d'emblée en découvrant sa carrure de docker. Et ce que ne signale pas non plus son écailleux surnom. A propos, en connaissez-vous l'origine ? Rien à voir avec le show-biz. Il faut savoir qu'une de ses logeuses, il y a de nombreuses années, lui faisait payer vingt pence l'accès de la salle de bain. Aussi, pour en avoir pour son argent, il y emportait bière,

livres et autres distractions et y passait plusieurs heures. Ces inhabituels séjours aquatiques lui valurent de la part de ses amis le surnom de Fish. Heureusement qu'ils ne le baptisèrent pas « Savon » !

Les plus attentifs décodeurs de pochettes auront sans doute remarqué que, sur « Mislplaced Childhood », les paroles sont cosignées Fish et Derek Dick. N'allez pas croire que notre homme aurait pour une fois décidé de partager l'écriture de ses délires avec un autre. D'autant que le concept du disque est le plus personnel que Fish ait jamais produit.

Dick est simplement le véritable nom de l'Écossais, et l'idée de « Mislplaced Childhood » était justement de faire renaître Derek Dick au détriment de Fish, de retrouver l'homme véritable derrière le saltimbanque, de renouer avec l'enfant qu'il fut au-delà de tous les grimaces de l'âge adulte. Ce qui explique pourquoi, lors des prochains shows, le fameux maquillage de Fish s'évaporerait progressivement, et de la plus symbolique des façons, pour laisser apparaître le visage pur et nu de Derek Dick, l'enfant ressuscité.

Car, chez Marillion, tout fait symbole. La moindre image cache plus ou moins une signification. Fish appartient à cette catégorie de cerveaux labyrinthiques, torturés, manieurs de phantasmes, qu'on appelle parfois poètes. Aussi lui avons nous demandé de nous expliquer un peu plus l'imagerie de Marillion, à commencer par cet extraordinaire périple initiatique qu'est « Mislplaced Childhood », aux frontières de la schizophrénie et de l'autobiographie hallucinée.

« Après « Fugazi », commente donc Fish, nous nous sommes sentis assez mûrs pour réaliser ce qui était notre grand rêve commun : faire un concept album, une grande pièce de musique continue, avec un vrai début et une vraie fin. Il est facile de rassembler une chanson triste, une gaie, une forte, une douce. Mais faire un seul morceau balayant tous les niveaux d'émotion est bien plus intéressant. C'est ce que nous avons voulu faire. En plus, nous avons voulu



« Les paroles de « Yesterday » des Beatles : Lennon et McCartney écrivait au hasard leurs morceaux, tandis que le bouffon peine à écrire le sien. »

« Le caméléon est en conflit avec son ennemie, la pie, qui est la collectrice des expériences, des choses positives de la vie. Le caméléon accumule les faux-semblants, et la pie entasse la réalité. »



éviter de devenir trop techniques, de jouer, comme nous avons tendance à le faire, la carte de la musique compliquée. Il n'était pas question de faire notre « Tales From Topographic Oceans ». Nous avons donc décidé de faire une musique volontairement plus simple. Nous avons aussi changé de producteur car Nick Tauber était trop « prince des overdubs et roi des effets spéciaux » pour ce que nous voulions faire. Moi-même, je me suis contraint à écrire plus simplement. C'était nécessaire pour que le concept album ne fasse pas prétentieux. Chris Kimsey a très bien su respecter, dans sa production, cette sorte d'innocence volontaire de nos chansons.

Les conditions de réalisation ont d'ailleurs été très particulières. Nous nous sommes retirés dans un studio de Berlin pour ne subir aucune pression commerciale. Nous sommes restés entre nous, et l'album est sorti tout seul. Cela a été le plus facile à faire de tous. « Kayleigh » a été fait en une seule prise, et c'était parfait ! Le problème quand on écrit des chansons séparées, c'est

« Sur « Fugazi », le Sounds devient un Billboard : notre succès s'est élargi. »



qu'il faut ajouter beaucoup de choses à l'idée de base pour qu'elle tienne debout en tant que chanson. Et ces ajouts sont parfois superflus, peu naturels. Pour des séquences de concept album, on ne garde justement que l'idée de base, dans toute sa pureté : c'est plus simple et plus vrai, pas besoin de se soucier de pont ou de fin. C'est pourquoi je trouve un peu absurde qu'on ait « Kayleigh » en single : c'est un peu de l'amputation.

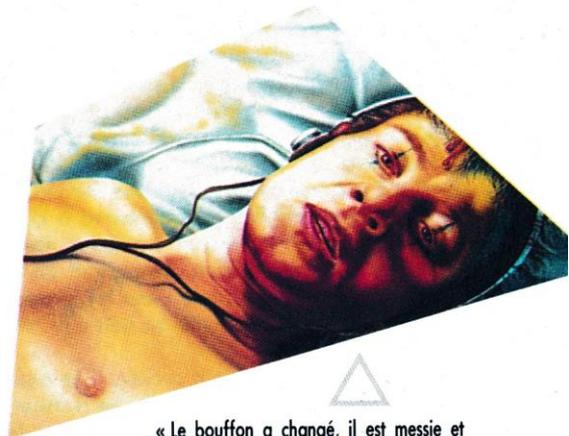
Tout le monde n'était pas très chaud, il faut le dire, pour notre projet de concept. C'est pourquoi nous avons fui à Berlin, pour échapper aux pressions. Et pourtant, à présent, c'est notre album qui se vend le mieux. Il passe en radio aux USA et figure dans les charts au Top Ten. Les Américains en sont fous, ils affirment que nous allons être l'équivalent des Moody Blues et ont titré à propos du disque : « The conceptual album of the decade ». Cela prouve qu'on ne peut pas dire à l'avance ce qui est commercial et ce qui ne l'est pas.

Pour ce qui est des paroles, du concept lui-même, « Misplaced Childhood » est certainement la chose la plus personnelle, la plus intime que j'ai jamais écrite. C'est un peu comme une auto-analyse. Auparavant, je déversais mon ego dans des textes assez symboliques, qui le cachaient évidemment. Ici, j'ai voulu le faire s'exprimer directement. En fait, pour bien comprendre ce que j'ai voulu faire, il faut savoir que j'ai traversé une sorte de crise mentale durant la période de « Fugazi ». Je me suis soudain senti vidé de toute émotion. Je n'arrivais plus à m'impliquer dans rien. J'avais du mal à me lier à quelqu'un, à m'intéresser vraiment à quelque chose. Même boire ne me passionnait plus, c'est tout dire ! J'étais en retraite de sentiment. Je vivais comme un suicide au ralenti. Et j'étais le seul à y pouvoir quelque chose. Alors, pour me retrouver, j'ai voulu m'expliquer à moi-même. Ce disque, c'est comme si je me confessais à moi-même pour me retrouver, et me relancer dans une nouvelle direction de vie, trouver en moi la dynamique qui ne pouvait plus s'exprimer d'elle-même.

« Pseudo Silk Kimono » marque, dans le faux confort de ce vêtement, dans la nuit environnante, le

début de l'entrée en moi, de l'analyse. La soie cesse d'être rassurante quand on sent qu'elle est fausse, et le kimono est le vêtement de l'abandon, il symbolise l'apathie qui était devenue miéne. Alors, pour plonger en soi, il faut d'abord laisser les souvenirs monter, et le premier est celui de « Kayleigh ». C'est une sorte de déclic émotionnel qui vous ouvre les portes de vous-même, que ce premier souvenir, même s'il est amer.

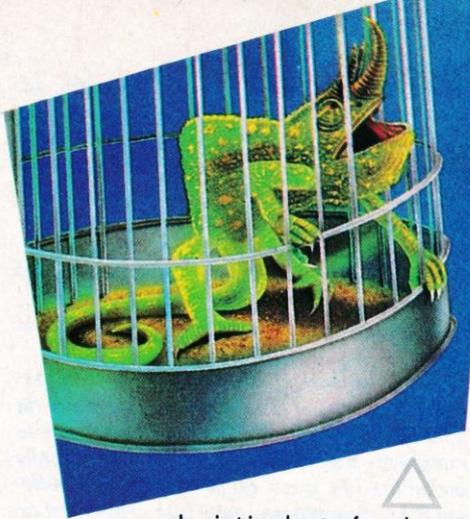
« Lavender », qui surgit ensuite est comme un appel à la romance, au droit de connaître un amour pur et innocent, qui se manifeste naturellement sur une ritournelle enfantine. Je crois qu'on aspire naturellement au romantisme, mais que celui-ci est un poison. Il est dangereux, parce qu'il est féérique, donc invivable. « Bitter Suite » (qui est un jeu de mots sur bitter sweet, aigre-doux) essaie de combler la brèche par laquelle Kayleigh s'est enfuie, avec notamment l'épisode de la prostituée de Lyon, qui montre, dans mon attitude que je ne sais plus agir qu'en fugitif. La face 1 se termine avec « Heart of Lothian », qui marque un retour à mes racines écossaises, à ce que j'étais lorsque j'étais encore teenager. En fait, quand on a du mal à exister, à être dans le présent, on essaie souvent de redevenir ce que l'on a été, on fuit vers son passé. Lothian est la région d'Ecosse où je



« Le bouffon a changé, il est messie et pute, et malade, rongé qu'il est par l'alcool et la drogue. »

suis né, le cœur est son emblème, comme le chardon ailleurs. Le cœur fait aussi allusion à un cœur de pierre qui se trouvait gravé dans le pavé d'une cathédrale voisine de chez moi. Ce cœur était un lieu de rendez-vous pour ceux qui partaient, c'était une façon de se souhaiter bonne chance. Tous ces éléments écossais sont très personnels et ont pour moi beaucoup d'importance.

La fin de face 1 ressemble à un après-concert, où on reste seul avec soi-même, vidé, où il ne reste plus rien. La face 2, avec l'évocation du club (expresso bongo), évoque d'autres aspects de la déprime, le fait qu'un fugitif ne peut plus s'accrocher à rien, et cela glisse vers « Blind Curve » et la perspective du suicide. Mais, peu à peu, l'enfant que j'étais, que je croyais perdu, mort, revient s'imposer à moi. Ce dont je souffrais, c'est d'avoir perdu toute innocence. Or l'enfant innocent parvient à revenir à la surface, Derek Dick prend le dessus sur Fish dans « Childhoods End ? ». Et à partir du moment où cette pureté m'est redonnée, je retrouve la possibilité d'agir, je sors de ma



« La pie triomphe et enferme le caméléon : mon moi a repris sa réalité, je sais où elle se situe, je ne confonds plus ma peau et mon déguisement... »

paralyse avec mon enfance pour complice, et, avec comme emblème la plume blanche, qui symbolise mon refus d'appartenir à autre chose que moi-même, je repars au combat. Voilà l'itinéraire mental qu'essaie de décrire « Misplaced Childhood ».

On s'en aperçoit aisément, on est loin de la petite chanson d'amour en ce qui concerne Marillion. Ceci dit, même si tout cela est terriblement pensé et infiniment manigancé, on ne tombe jamais dans un intellectualisme excessif, car la musique, simple et forte, propulse tous ses symboles et ses phantasmes avec une vigueur bien saine qui met Fish à l'abri de l'accusation de « musique cérébrale ». Ce gaillard a beau avoir le neurone fécond et le cerveau en ébullition, il conserve à chaque instant une étonnante fraîcheur émotionnelle et le punch d'un combattant de la scène. Notre poisson-poète aime les remous du large et pas la sérénité en huis-clos des pensées d'aquarium.

Mais, s'il est avant tout rocker, il ne peut s'empêcher de mettre des symboles partout, d'agir en poète quoiqu'il fasse. Et si le concept de « Misplaced Childhood » le montre aisément, les pochettes rébus de Marillion le prouvent tout autant. Rien n'est moins innocent en vérité que ces riches chromos de Mark Wilkinson, qui prolongent en fait dans les images l'ivresse des mots, et que Fish orchestre avec un soin méticuleux.

« Les trois pochettes forment une continuité, qui correspond à mon état mental, à son évolution, autant qu'au contenu des albums. Sur celle de « Script For a Jester's Tears », explique Fish, il y a des éléments purement ponctuels, se référant à des morceaux du disque, l'araignée pour « The Web », la femme du tableau pour « Chelsea Monday ». D'autres ont une symbolique plus vaste. Les disques par terre, « Do You Dream In Color ? » et « Saucerful Of secrets » symbolisent le voyage par la musique. Les posters, nos pochettes, la presse signale l'arrivée du groupe dans la réalité.

D'ailleurs, sur « Fugazi », le Sounds devient un Billboard pour montrer que notre succès s'est élargi. Les paroles de « Yesterday » des Beatles, dans l'étui à violon, se réfèrent aux mythes qui courent sur la façon dont Lennon et McCartney écrivaient au hasard leurs morceaux, tandis que le bouf-

fon peine à écrire le sien. Et puis, il y a le caméléon qui apparaît. Il est le symbole du déguisement, et donc du chanteur de rock, de l'homme de scène. Le caméléon est un animal qui peut prendre toutes sortes d'apparences, mais ces apparences sont des réalités pour lui. Or, le danger qui guette le chanteur de rock est de se prendre pour un caméléon et de croire que tous les déguisements qu'il revêt sont la vérité. Il confond alors son rôle avec son être, et son moi se désintègre.

Sur « Fugazi », le caméléon est en conflit avec son ennemi, la pie, qui est la collectrice des expériences, des choses positives de la vie. Le caméléon accumule les faux semblants, et la pie entasse la réalité. Dans la période de crise que marque pour moi « Fugazi », le conflit entre les deux est inévitable. Mais, avec la guérison de « Childhood », la pie triomphe et enferme le caméléon : mon moi a repris sa réalité, je sais où elle se situe, je ne confonds plus ma peau et mon déguisement. Alors, l'oiseau se pose sur l'enfant qui veille désormais sur moi, qui me garde comme un tuteur.

De « Script » à « Fugazi », il faut remarquer aussi l'évolution du lit. Le lit est un centre privilégié d'expériences de toutes sortes : on y rêve, on y aime, on y lit, on y écoute de la musique. Enormément d'artistes ont leurs idées au lit : voilà ce que cela symbolise. Sur « Fugazi », le succès est venu, le lit est plus vaste, plus confortable, la pièce a davantage de fenêtres. Mais le bouffon a changé, il s'est transformé pour moitié en Christ, pour l'autre en mercenaire sentiment-

« ...Alors, l'oiseau se pose sur l'enfant qui veille désormais sur moi, qui me garde comme un tuteur. »



tal. Il est messie et pute, et malade, faible, rongé qu'il est par l'alcool et la drogue. Tout cela désamorçait l'impression de richesse. Comme le rapprochement de deux pochettes de Peter Hammill, « Fool's Mate » et « Over », dont la combinaison signifie « The game is over », la partie est finie. C'est la désillusion après avoir trop cru au jeu du rock. Et puis, Peter est assis à la fenêtre, et cela annonce « Misplaced Childhood », et l'explosion vers l'extérieur.

Les deux premières pochettes sont en intérieur, elles évoquent un malaise, une claustrophobie. « Childhood » fait sauter les murs, s'ouvre enfin, libère mon moi renfermé et force le bouffon à sauter par la fenêtre, non pour se suicider, mais pour aller ailleurs. C'est son adieu : l'enfant innocent met dehors le saltimbanque masqué. Ces trois pochettes forment véritablement un tryptique, une trilogie sur à la fois l'histoire du groupe et mon odyssee psychique »

Ouf. Il fallait y penser, n'est-ce pas ? Il s'en passe, des choses, dans ce cerveau de poisson. Mais après tant de groupes qui n'avaient pour ambition que de nous faire danser idiots, cela fait du bien de retrouver des musiciens qui titillent notre intelligence.

Hervé PICART

MARILLION

**« Marillion, c'est un fleuve
et il passe près de chez vous »...**

Demandez à un train de marchandises de convoler en noces avec une pintade, cela peut poser quelques problèmes ; ce genre de «performance» n'effraie absolument pas « Fish », le leader de Marillion. Ancien bûcheron, il en a gardé une imposante solidité qui lui permet de dominer toutes les scènes où se produit le groupe. Penchez-vous sur un des albums de Marillion, « Script for a Jester's Tear », « Fugazi », ou « Misplaced Childhood », et vous serez absorbés, captivés, passionnés par la construction sophistiquée des morceaux. Marillion possède la clé d'une certaine séduction, au milieu des « eighties » qui s'enlisent dans un conformisme sclérosant.

Marillion plébiscité n° 1 dans différents référendums français et étrangers, deuxième meilleure vente anglaise, canalise une puissance naturelle phénoménale qui vous permettra de remonter une piste de ski sans tire-fesses. Progressive est la musique de Marillion, fulgurante, j'espère sera leur tournée française.

Francis ZEGUT (RTL)

TOURNEE MARILLION

- 26 OCT / CLERMONT-FERRAND / MAISON DES SPORTS / 20 H 30**
- 27 OCT / TOULON / GYMNASSE DU PORT MARCHAND / 18 H**
- 29 OCT / LYON / BOURSE DU TRAVAIL / 20 H 30**
- 30 OCT / STRASBOURG / HALL TIVOLI / 20 H 30**
- 31 OCT / NANCY / PARC DES EXPOS DE VANDŒUVRE / 20 H 30**
- 07 NOV / ROUEN / EXO 7 / 20 H**
- 08 NOV / PARIS / LE ZENITH / 20 H 30**
- 09 NOV / MULHOUSE / PARC DES EXPOS**



Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ces Anglais à aimer des groupes tels que MARILLION ?

Et pourtant ils doivent sûrement avoir raison, et nous ferions bien de les imiter sans délai sous peine de passer encore à côté de quelque chose de grand. Rappelons-nous, par le passé, l'exemple des JAM, superbe combo s'il en est un, mais qui est mort dans l'indifférence générale, et qui n'a eu le droit chez nous qu'aux honneurs posthumes.

Bon d'accord... Mais MARILLION, après tout, ce n'est que du GENESIS revisité. Alors pourquoi préférer la copie à l'original ? Pour quelles raisons devrions-nous aimer plus FISH, chanteur du groupe, à PETER GABRIEL ? Et puis quel intérêt devrions-nous trouver dans cette musique, dite progressive, qui semblait définitivement morte et enterrée avec les années 70, balayée par la grande révolution punk ?

Même PHIL COLLINS et sa bande avait estimé qu'il fallait arrêter les frais, car ce genre ne faisait rien avancer et ne menait nulle part. Alors la question du début demeure : pourquoi MARILLION aujourd'hui plus qu'hier ?

La réponse à toutes ces questions est simple, en définitive. Elle tient en quelques mots : d'une part GENESIS n'existe plus, et l'on ne voit pas pourquoi d'autres ne reprendraient pas le flambeau d'un genre musical qui a son importance, et d'autre part, MARILLION a su moderniser et donner un son différent, plus hard, à cette musique progressive. FISH et sa bande sont bien des enfants des années 80, et non de vieux babas croulants, souvenirs d'une époque révolue.

Il est à noter, d'ailleurs, que ce n'est pas le show-bizz qui a « fait » MARILLION, mais bien le public, le tout conjugué aux efforts et à la persévérance du groupe. C'est ce qui explique le formidable impact qu'ont ces musiciens quand ils jouent « Live ».

« Il y a dix ans, quand nous avons débuté, » déclare FISH, « aucune compagnie ne voulait de nous. Faites des singles, nous répétait-on sans cesse.





La seule solution pour nous était de nous imposer par la force. Nous sommes partis à la conquête du public. C'est pour cela que nous faisons, toujours, un effort particulier pour nos shows, en essayant d'offrir à nos fans un spectacle complet où tout a son importance et sa place. Je me sers, par exemple, de ma voix comme d'un véritable instrument. Les textes ont aussi une importance primordiale, et pour les mettre en valeur, je pense que le côté théâtral est obligatoire ».

MARILLION a donc galéré longtemps avant de se bâtir un large following et d'être signé par une major compagnie. Le résultat est à la hauteur des efforts déployés. 3 albums, 3 joyaux. Ce fut, d'abord, en 1983 : « *Script for a Jester's Tear* », suivi en 1984 par « *Fugazi* », et enfin, cette année par : « *Misplaced Childhood* ».

Aujourd'hui, **MARILLION** est reconnu enfin comme un grand groupe. Ce n'est que justice. Il faut, bien sûr, écouter toutes ces galettes et, dans la mesure du possible, essayer de se régaler par ce qu'elles racontent, véritables histoires épiques qui vous transportent dans un autre univers. Mais il faut, surtout, courir les voir sur scène. Qui n'a pas vu **MARILLION** live ne peut pas saisir toute l'énergie, toute la puissance contenue dans cette musique. Et puis, elle nous est servie par des interprètes hors-pair, à commencer par **FISH**, le chanteur-leader, à la voix chaleureuse et au jeu de scène si envoûtant. L'ensemble est soutenu par la guitare de **Steve ROTHERY** et les claviers de **Mark KELLY**, complétés par la basse de **Pete TRAWAVAS** et la batterie de **Ian MOSLEY**.

Mais il ne sert à rien, en définitive, d'essayer de vous convaincre par des mots. Pour juger un groupe comme **MARILLION**, il faut aller les voir. Après, seulement, il est honnête de donner son avis.

Courez voir **MARILLION** avant qu'il ne soit trop tard et, qu'encre une fois, on laisse mourir un **GRAND** groupe.

Pierre THIOLLAY



ON EN PARLE
BEAUCOUP...

BEST

Novembre 1985

